



Voix et visages de l'Amérique

Deux romans, polyphoniques chacun à sa manière, racontent les États-Unis d'hier et d'aujourd'hui. Territoires unis, mais multiples ; terre où, on le sait, immigration ne rime pas forcément avec intégration. Julie Otsuka donne la parole aux « picture brides », ces « mariées sur photo » du début du XX^e siècle, ces Japonaises venues vivre aux États-Unis, tandis que Catherine Mavrikakis tisse à quatre voix un récit contemporain centré autour de la figure d'un condamné à mort.

SOPHIE EHRSAM

JULIE OTSUKA CERTAINES N'AVAIENT JAMAIS VU LA MER

trad. de l'anglais (États-Unis) par
Carine Chichereau
Phébus, 140 p., 15 €

CATHERINE MAVRIKAKIS LES DERNIERS JOURS DE SMOKEY NELSON

Sabine Wespieser, 330 p., 22 €

Épisode méconnu de l'histoire américaine : l'immigration japonaise. Julie Otsuka retrace les vies de ces Nipponnes venues s'installer sur le sol américain, depuis leur traversée du Pacifique en bateau jusqu'à l'ère du soupçon, quand la présence japonaise était mal vue, Seconde Guerre mondiale oblige. Elles viennent de Tokyo, d'Hokkaido, d'Hiroshima. Il s'agit en quelque sorte, à une autre époque, d'un *Lost in Translation* (1) à l'envers, surtout au début du roman. Après les interrogations de la traversée, les narratrices découvrent la réalité de l'Amérique, sa terre, sa langue, sa nourriture, ses usages. Elles travaillent dur, aux champs ou aux tâches ménagères, presque toujours pour des Blancs, en Californie. Beaucoup découvrent les vicissitudes de la vie conjugale. Elles restent indissolublement étrangères à un pays qui préfère les cantonner à leur communauté ; à leur mari souvent, qu'elles quittent parfois ; à leurs enfants, qui s'éloignent de la culture japonaise.

Elles restent longtemps anonymes, formant un « nous » parfois dilué en plusieurs « je ». Leurs noms sont tus pendant la traversée, modifiés par leurs patrons (« les Blancs »), apparaissent au milieu des noms des enfants dans le chapitre « Naissances », prennent de l'importance à l'ère du soupçon, fusent de toutes parts dans le chapitre « Dernier jour », où le « nous » laisse très vite place à une galerie de portraits, puis s'effacent des mémoires. Le « nous » du dernier chapitre n'est plus la voix des Japonais(es) du territoire

états-unien, mais celle de leurs ex-voisins, perplexes devant la disparition de ces gens polis, discrets, qui finalement leur manquent un peu.

Au gré de paragraphes « à périodes », des vies se déploient, comme autant de fleurs filmées en accéléré. Image banale, cliché japonisant ? Tout laisse penser que Julie Otsuka se sert de ces images convenues pour mieux en souligner le caractère dérisoire. La bonne rebaptisée Lily (« lys » en anglais) sert d'exemple à ne pas suivre : « Si tu ne travailles pas mieux à l'école, tu finiras par recurer les sols comme Lily », dit une patronne. Une prostituée porte le nom ironique de l'Honorable Mademoiselle Fleur de Cerisier. L'identité de ces femmes reste floue, au bord de l'oubli, telle « la vieille dame qui vendait des fleurs le week-end au croisement d'Edwards Street et de State Street. On l'appelait juste la dame aux fleurs. » Et la comparaison pour autant n'est pas aberrante, les unes et les autres étant à la fois endurentes et fragiles. L'écriture elle-même a cette allure à la fois délicate et sans complaisance. Ou pour suggérer la difficulté de cette transplantation qui s'apparente à un échec.

Les immigrants japonais, y compris la famille de Julie Otsuka, ont été placés dans des camps pendant la Seconde Guerre mondiale, en particulier après Pearl Harbor. Le premier roman de l'auteur, *Quand l'empereur était un dieu* (10/18, trad. par Bruno Boudard), s'attache à ce pan d'histoire. Le titre d'origine de ce roman-ci, *The Buddha in the Attic* (Le bouddha dans le grenier), résume l'esprit du livre : que reste-t-il de cette présence japonaise presque oubliée, qu'on redécouvre ici avec mélancolie ?

Smokey Nelson, coupable. Un condamné à mort qui croupit dans une prison de Géorgie. Autour des crimes qui lui ont valu cette peine gravitent trois personnages qui éclairent tour à tour, chacun à sa manière, cette histoire contemporaine dans les États-Unis pré-Obama, les États-Unis de Microsoft et de CNN. Sydney Blanchard en guise de double, celui qui lui ressemble assez pour avoir été soupçonné des

meurtres. Pearl Watanabe en guise de témoin, celle qui l'a identifié, innocentant du même coup Blanchard. Ray Ryan en guise de victime, celui dont Smokey Nelson a sauvagement assassiné la fille (Samantha O'Connors), le beau-fils et les petits-enfants. Smokey et Sydney sont des Noirs du Sud, Ray Ryan un Blanc du Sud, Pearl Watanabe, une Hawaïenne (petite-fille d'immigrant japonais) qui a vécu quelque temps sur le Continent. En filigrane donc, les plaies et cicatrices qui couturent le visage de l'Amérique : la peine de mort, le sort des Afro-Américains, étroitement mêlé à la guerre de Sécession (affrontement du Nord et du Sud dans ce que les Américains eux-mêmes appellent « *the Civil War* »), la situation particulière d'Hawaï, mêlée ici à la situation non moins particulière des immigrants japonais. L'assassinat de Kennedy, celui de Martin Luther King, l'ouragan Katrina, la crise économique, tout est là ; Dieu lui-même, du moins ce Dieu hâisseur de Noirs cher à certains Blancs du Sud, dont Ray Ryan.

Ce livre de la Québécoise Catherine Mavrikakis, parfois qualifié de « choral », est en effet une affaire de voix autant que de personnes. Il s'ouvre sur un « tu » lancé par Sydney Blanchard, une langue très orale qui tutoie à peu près tout le monde, sa chienne Betsy, le défunt Jimi Hendrix (il est né le jour de sa mort) dont il va voir la



CATHERINE MAVRIKAKIS

tombe, tous ceux qui croisent son chemin. Tout le monde, c'est-à-dire surtout ceux qui ne peuvent pas répondre, car il invective les vivants (automobilistes, passants) de préférence à distance, dans un soliloque d'humeur. Pearl Watanabe, moins directe, se révèle à la troisième personne, presque désolée d'avoir identifié un homme qui de prime abord avait été charmant. En alternance, sa fille Tamara, séparée de sa mère par une bonne portion de Pacifique, demandeuse d'une visite, d'un contact plus tangible que Skype. Deux « troisième personne », reflets d'une relation mère-fille pleine de non-dits. Ray Ryan, lui, ne dit rien ; il est le « tu » auquel s'adresse son Dieu qui voit clair dans son cœur et dans son passé, son interlocuteur privilégié. C'est Smokey Nelson qui a le dernier mot, au terme d'un récit détaché et froid, à l'image du personnage.

Quatre voix, quatre tempéraments (d'ailleurs on pourrait aussi voir un élément ou une saison dans chaque personnage), une cosmogonie américaine certes, mais à la résonance universelle. Au fil du temps, avant l'exécution du criminel, le malaise se répand, réveille les douleurs enfouies, emporte (dans une logique aux implications peut-être trop nettement perceptibles dans le dernier cycle du roman) les remparts que chacun s'est construits : la musique et une forme de course en avant pour Sydney, la routine saine et rassurante de sa vie à Hawaï pour Pearl, la religion et le travail pour Ray. Et Smokey, dans tout ça ? S'il était grâcié, en fin de compte ?

C'est un roman de tiraillements, qui malmène insidieusement son lecteur et le taraude comme une mauvaise conscience. Le roman de quelqu'un qui connaît bien l'Amérique et qui parvient à restituer en français l'aspect protéiforme de sa langue : accents bibliques et échos de classiques américains (la chienne Betsy est « ma baleine blanche », mais aussi « Betsépute »), slogans publicitaires (des tonifiants, des lénifiants), psalmodies vaudoues, paroles rock, cadences de jazz. Une écriture riche de rythmes et de souffles différents, à l'image de « la vie (...) faite de détours et d'égarements, de moments vides et de temps accélérés ». Cris, silences, effarements, béatitudes devant la mort, la sienne ou celle des autres. |

1. Titre d'un film américano-japonais de Sofia Coppola (2003).